
Boulat Régis et Pimmel Natacha (dir.), La Société industrielle de Mulhouse. L'intelligence collective depuis 1826

Mulhouse, Médiapop, 2021, 95 p.

Michel Hau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/alsace/5219>

DOI : [10.4000/alsace.5219](https://doi.org/10.4000/alsace.5219)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2022

Pagination : 425-427

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Michel Hau, « Boulat Régis et Pimmel Natacha (dir.), La Société industrielle de Mulhouse. L'intelligence collective depuis 1826 », *Revue d'Alsace* [En ligne], 148 | 2022, mis en ligne le 01 décembre 2022, consulté le 05 juin 2024. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/5219> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.5219>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-SA 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

du Banat » s'est appuyée sur une mémoire surtout familiale et rurale, mais aussi, pour les anciennes élites, sur des relations entretenues avec la France à l'époque du royaume de Hongrie, puis de la Grande Roumanie.

Les stratégies de résilience des enquêtés se déploient sur un temps long qui se termine de manière plutôt heureuse, grâce aux échanges actuellement possibles entre France, Allemagne et Roumanie. En circulant entre Tomnatic et La Roque, en y faisant l'expérience de l'hospitalité (on apprécie les notations sensibles sur les conversations dans les jardins l'été, sur les plats préparés pour les hôtes), les enquêtés, parfois incités au voyage par le fait même d'avoir été interviewé, referment les blessures de l'histoire. C'est sans doute l'une des leçons à retenir de cette rare étude de cas d'Europe du sud-est.

Ségolène Plyer

BOULAT Régis et PIMMEL Natacha (dir.), *La Société industrielle de Mulhouse. L'intelligence collective depuis 1826*, Mulhouse, Médiapop, 2021, 95 p.

À l'heure où la France pleure ses usines parties sous d'autres cieux, ce livre vient rappeler que nos ancêtres avaient bien compris qu'à condition d'être régulé, c'est le développement industriel qui peut le mieux faire progresser le niveau de vie général. Pour eux, la création de manufactures était d'abord l'accomplissement d'une mission au service du Progrès, dans son acception la plus large. Comme le remarque R. Boulat, sur 22 fondateurs de la Société industrielle de Mulhouse, 14 appartenaient déjà à la loge maçonnique de la Parfaite Harmonie fondée dix-sept ans plus tôt. La Société industrielle de Mulhouse s'est constituée à la fois comme centre de diffusion de l'innovation technologique et comme creuset de la réflexion sociale.

L'ouvrage commence par la comparaison de deux gravures représentant Mulhouse, l'une en 1756, l'autre en 1836 ; elles montrent d'une façon saisissante la vigueur de la poussée industrielle survenue entre ces deux dates. Des encadrés présentent les principales familles Dollfus, Koechlin, Mieg, Schlumberger, Zuber, réservoirs de multiples talents et d'une culture du travail transmise de génération en génération. On regrettera seulement que leur action soit résumée un peu trop brièvement (p. 17) comme « l'introduction des innovations anglaises », alors que ces

entrepreneurs ont su prendre une nette avance dans les techniques de fabrication des couleurs et ont conquis ainsi le marché mondial des produits haut de gamme. Ceci est lié à la création, il y a cent ans, par Daniel Dollfus et Daniel Koechlin, de l'École de chimie, la première dans l'histoire.

Une particularité de la Société industrielle de Mulhouse est qu'elle fonctionne en réseau, sans qu'il soit besoin d'une hiérarchie pour conduire l'action. Son emblème, l'abeille, est le symbole de deux valeurs à la fois : le travail, certes, mais aussi l'aptitude à coopérer. L'expression « intelligence collective » qui figure dans le titre de l'ouvrage caractérise très bien le modèle mulhousien : les initiatives individuelles, nombreuses, sont soutenues par tous les membres. Assidus aux réunions, ces derniers mettent en commun leurs innovations technologiques, participent à la rédaction de la loi sur le travail des enfants, créent une bibliothèque et plusieurs musées, lancent la construction de cités ouvrières, fondent l'Association des propriétaires d'appareils à vapeur et électriques (APAVE) et conçoivent l'aménagement d'un jardin zoologique.

L'annexion de 1870 freine cet élan : une partie des membres opte pour la nationalité française et s'exile outre-Vosges, tandis que la politique sociale patronale est remplacée par le système bismarckien, qui fait quitter les prestations du cadre de l'entreprise vers celui des caisses locales. Malgré cela, la Société reste active et son patrimoine s'enrichit de dons et de legs. En 1902, elle publie un ouvrage collectif de 1 095 pages, la monumentale *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse*.

Après la Première Guerre mondiale, la collaboration technologique entre chefs d'industrie, qui était une partie de sa raison d'être, disparaît. Mais la Société industrielle de Mulhouse continue à accompagner le développement des différentes écoles (chimie, filature et tissage, commerce, maîtres-mineurs, dessin, école d'art professionnel de jeunes filles) et des musées. Elle se tourne vers l'Afrique et l'Indochine en fondant en 1925 un Office colonial.

Après la Seconde Guerre mondiale, elle accompagne le déclin du complexe textile, défavorisé par les bas prix de nouveaux concurrents asiatiques, en menant une réflexion prospective sur l'implantation de nouvelles activités. Elle pose les bases d'une coopération transfrontalière avec Bâle. Plusieurs de ses membres contribuent à transférer l'expérience accumulée vers l'Afrique pour que s'y développe une industrie textile proche de sa matière première. Bertrand Risacher évoque la figure de

Bernard Thierry-Mieg, qui crée des filatures et tissages au Maroc dès 1946 puis, quelques années plus tard, au Sénégal et en Côte d'Ivoire. En 1974, après le premier choc pétrolier, la Société industrielle de Mulhouse réunit les principales entreprises de l'agglomération mulhousienne pour un échange d'expérience en matière d'économies d'énergie. Elle réactive son comité du logement pour traiter le problème de l'accueil des travailleurs migrants. La Société industrielle de Mulhouse aura aussi joué un rôle prépondérant dans la création de l'université de Haute-Alsace en 1975, comme le rappelle N. Stoskopf.

Cette histoire, à laquelle ont participé de nombreux auteurs, montre, sur près de deux siècles, la très grande vitalité de la vie associative en Alsace, une région qui entend ne pas tout attendre de l'État et fait confiance à l'initiative des hommes de bonne volonté.

Michel Hau

GRAY Katy, *Nine Alsatians in South Texas: 1843-1900*, Bloomington (Indiana, USA), Xlibris, 2019, 256 p.

Sous-titré *The Times of the Family of a Self-styled Colonizer: Peter Bluntzer* (L'époque de la famille d'un soi-disant colonisateur : Peter Bluntzer), le livre est le récit historique d'une étonnante famille originaire d'Oderen, dans la vallée de la Thur, qui a émigré en 1843 en Amérique du Nord. Partis comme d'autres familles alsaciennes à l'initiative de l'agent d'émigration Henri Castro, les Bluntzer s'implantèrent dans la République du Texas, encore indépendante, non pas à Castroville dans le comté de Medina (« *The little Alsace of Texas* ») mais à Meyersville qu'ils cofondèrent dans le comté de DeWitt. Surnommés les *Bluntzer Nine* par l'autrice, les membres de la famille Bluntzer furent confrontés aux conflits avec les Amérindiens et les Mexicains et à la guerre de Sécession qui marquèrent profondément la région. Ils endurèrent les épreuves de la reconstruction du Texas. Si les premiers chapitres du livre sont consacrés à leur immigration au départ de l'Alsace, à leur implantation au Texas et aux efforts de Peter Bluntzer pour faire venir des compatriotes alsaciens dans son comté en acquérant des terres vierges et en les mettant à leur disposition, les chapitres suivants se concentrent sur chacun des sept fils et filles de Peter et de son épouse, tous nés en Alsace et dont chacun connut un destin particulier au Texas. L'aîné, Leon, engagé dans la guerre américano-mexicaine, fut tué à la bataille de